

Machiavel, *Le Prince*, Traduction et présentation de Gérard Allard, Sainte-Foy, le Griffon d'argile, 1984, 209 p. (Coll. Philosophie)

Philippe Ranger

Volume 16, numéro 2, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (1989). Compte rendu de [Machiavel, *Le Prince*, Traduction et présentation de Gérard Allard, Sainte-Foy, le Griffon d'argile, 1984, 209 p. (Coll. Philosophie)]. *Philosophiques*, 16(2), 422–426. <https://doi.org/10.7202/027092ar>

MACHIAVEL, *Le Prince*, Traduction et présentation de Gérard Allard, Sainte-Foy, le Griffon d'argile, 1984, 209 p. (Coll. Philosophie)

par Philippe Ranger

Voici un beau livre, fait par quelqu'un qui a beaucoup aimé le faire. L'ouvrage s'adresse au plaisir et à la curiosité des lecteurs alertes, aussi bien qu'aux besoins des classes. Après une brève introduction, on trouve la traduction du *Prince* (sur l'édition Sansoni), un commentaire chapitre par chapitre presque aussi long (inspiré de Strauss et Lefort), douze pages de notes s'appliquant aux trois parties précédentes, trois autres pages de notes, encore chapitre par chapitre, sur les « sources qui ont inspiré Machiavel », vingt-cinq pages de notices biographiques avec renvois aux chapitres du

Prince ou des *Discours*, et une bibliographie de six commentaires, qui ne sont d'ailleurs pas les seuls employés. Le format 21 par 14 cm, est commode et la mise en pages nette, claire, invitante.

Le traducteur dit qu'il a choisi de faire une traduction serrée, et c'est assez ce qu'il a fait. Or, ce n'était pas la chose la plus facile à faire. Machiavel écrivait comme il écrivait parce que c'était sa façon et sa langue. Le traducteur qui s'applique à serrer le texte trouve assez facilement le mot français pour le mot de Machiavel et la structure française pour celle de Machiavel. Mais il demande à sa langue de mimer la langue de Machiavel. Et il force sa façon d'écrire sur celle de Machiavel, sans pour autant pouvoir la reproduire, faute d'écrire en florentin. Poussez cela assez loin, et vous perdez tout ce qui, depuis presque un demi-millénaire, fait vivre le texte machiavélien : l'expression directe et libre, et la langue souple et fraîche. Ici, le traducteur était bien conscient de cet écueil, et son travail est bien fait. Parfois, peut-être, on devine une sorte de friction entre les passages où l'original domine et ceux où c'est la façon Allard qui mène la phrase. Du reste, je ne vois pas comment cela pouvait être évité. Il faut vraiment se réjouir de voir cette traduction, parce qu'elle réussit à satisfaire à deux exigences à la fois : serrer l'original, et éviter le calque blanchi. Aussi, Machiavel n'étant pas un écrivain philosophique, pour le philosophe la seule traduction sur laquelle on puisse le moins s'appuyer est celle qui suit le projet de M. Allard. Ce n'est pas chez lui qu'on verra *virtù*, *fortuna*, *animo*, *stato* maquillés au gré de ce qui « tombe bien » dans la phrase en instance.

Les notes qui s'appliquent au *Prince* sont en général excellentes. Beaucoup portent sur des détails de langue ou de traduction. Celles-là complètent admirablement le travail livré dans le texte, et franchement j'aurais aimé qu'il y en ait plus. Allons plus loin. Après la traduction elle-même, l'ensemble des notes appliquées au *Prince* forme à mon sens la meilleure partie du livre, et cette partie est simplement deux ou trois fois trop courte. Se prêtant aisément et utilement à la lecture cursive, cet ensemble de notes est une belle illustration du type de notes qu'on peut faire quand on sait qu'elles ne paraîtront pas en bas de page, mais dans une section séparée.

S'il fallait couper quelque part, on aurait dû faire sauter la notice sur les « sources », qui est parfaitement arbitraire. Pour la célèbre classification des genres d'État, au chapitre un, on nous renvoie à deux autres classifications différentes de celle de Machiavel, une chez Aristote, l'autre chez Platon. Machiavel n'avait évidemment pas lu Platon, et sans doute ignorait-il aussi le texte d'Aristote. Mais de toute façon il ne faisait ici que recourir à un *locum communis* parmi plusieurs disponibles ; on ne voit vraiment pas pourquoi il faut le renvoyer à deux « sources » distantes de dix-huit siècles et qui ne disent pas ce qu'il dit. Pour la moitié des chapitres, d'ailleurs, la « source » est simplement un renvoi aux *Discours*.

On aurait pu couper aussi dans l'« Index des noms propres » qui n'en est pas un. Les notices bibliographiques, sauf par leur sujet, n'ont pas de lien

particulier avec le texte de *Prince* ou la pensée de Machiavel, ni particulièrement de lien entre elles ; elles sont ce qu'on attendrait d'un *Petit Robert 2* plus spécialisé. J'imagine qu'on a demandé cette section à M. Allard, ou qu'il se l'est imposée, en vue de l'usage scolaire. Mais je crains qu'il ne l'ait aussi trop écrite comme un travail scolaire. Pour un véritable usage didactique, on déplore spécialement l'absence d'une mise en contexte globale, qui éviterait à l'étudiante ou à l'élève de ne voir que Charabia dans « il étendit son territoire en Thessalie et en Grèce, malgré l'opposition d'Athènes, menée par l'orateur Démosthène » (au sujet de Philippe II).

Mais le livre déçoit surtout là où M. Allard parle en son propre nom. Ou plus exactement là où l'on comprend qu'il parle en son nom. Car peut-être son plus grand embarras est-il justement d'assumer une voix propre.

Les six pages de l'introduction sont les plus personnelles de tout l'ouvrage. Elles expliquent les raisons du projet de traduction dont on voit maintenant le fruit mûr, et l'importance des formes du texte original pour la compréhension philosophique de Machiavel. Or, au lieu de dire « je » ou « nous », M. Allard parle de soi à la troisième personne, pratiquement à chaque alinéa, soit comme référent de « le traducteur », soit comme objet sous-entendu d'un effet, d'une conviction : « d'œuvre brillante, *Le Prince* se révélait texte puissant et profond ». Cela aboutit à des phrases qu'on voudrait n'avoir pas lues, de genre : « Homme d'études, le traducteur est aussi professeur, ce qui signifie que la découverte qu'il peut faire d'un auteur mène inévitablement au désir de la partager. » (p. 3).

Le Griffon d'argile, qui a bien servi M. Allard matériellement, l'a vraiment laissé à la dérive en tant qu'auteur. On trouve ainsi, dès le bas de la page un, une phrase qui fait crier « mais où diable était l'éditeur ? » La phrase compte presque huit lignes. Elle se termine, après un point-virgule, par « les convenances de la grammaire plient devant la force de la vision qu'ils tentent d'exprimer, préférant, pour ainsi dire, laisser les choses elles-mêmes parler ». Le référent de « ils », et ceux qui préfèrent, ce sont « ces auteurs » auxquels appartient Machiavel, trois lignes plus haut. Une telle phrase pour dire une telle chose ! Il est bien malheureux que le livre commence ainsi, et que ces erreurs gâchent des pages si importantes. En effet, si on arrive complètement à faire abstraction du style, ces pages liminaires forment la meilleure introduction qu'on pourrait demander avant d'aborder le travail du traducteur.

Un ennui semblable surgit plus loin, quand on arrive au travail du « présentateur », qui est un commentaire placé après le texte et, comme on a dit, presque aussi long que celui-ci. En voici les deux premières phrases :

La présente introduction vise à expliquer la forme donnée au commentaire qui suit. Car contrairement aux attentes de son auteur, sa formule, c'est-à-dire le cadre fictif dans lequel sont coulées les interrogations et les remarques sur *Le Prince*, a dérangé au point de détourner l'attention, et de nuire plutôt que de plaire.

En fait, le commentateur prendra presque autant de pages pour répondre à ses critiques, c'est-à-dire des gens auxquels il avait montré son commentaire

avant de compléter l'ouvrage, que le traducteur en avait prises pour présenter sa traduction à l'ensemble des lecteurs du livre. Et tout ce débat porte sur la forme « dialogue » du commentaire, pas sur son contenu. Ce ne sont pas les premières phrases de cette justification qu'il aurait fallu corriger, mais toute cette réponse aux absents, tout ce texte sur la forme du texte qui va suivre, qu'il aurait fallu laisser dans les dossiers de l'auteur.

Dans tout cela, il s'agit toujours de la difficulté de cet auteur à prendre la parole pour soi. Le commentaire n'est pas ce dialogue tant défendu ; c'est une lettre où « le commentateur » s'adresse « au traducteur » pour faire la revue de leurs discussions passées. Un seul prend la parole, « le commentateur ». Pour dire ce que « le traducteur », « Thomas », aurait à dire, sans pour autant lui laisser la parole, il lui faut des articles tels que : « Je crois utile d'exposer dès maintenant, en quelques mots, ce que tu penses du grand secrétaire... Selon toi, c'est un penseur fort... » (p. 102) Du reste, la reprise des paroles de Thomas est chose assez rare ; nous avons simplement le texte d'un commentateur, mais adressé à un traducteur qu'il fréquente depuis longtemps.

Voilà donc un volume qui comporte deux récifs acérés, l'un mis « pour présenter » la traduction, l'autre « pour présenter » le commentaire. Dans le premier, c'est la forme qui prévient contre ce qui va suivre, dans le second c'est le fond autant que la forme. Autant le livre est bien présenté physiquement, autant il est mal présenté littérairement, et il faut vraiment contourner ces accidents pour tirer profit du travail de l'auteur.

Et ce commentaire mérite bien qu'on contourne son introduction. Tout le texte est à la première personne, non le « je » de monsieur Allard, mais celui d'un personnage. Et le procédé est employé à bon escient. Sans être un dialogue, ce commentaire atteint à une qualité qu'on cherche souvent à produire par le moyen du dialogue : l'indécision, l'exploration, la question. On trouve en conclusion moins d'affirmations que de questions soulevées. Parce que le « commentateur » n'est pas le « je » de l'auteur, mais celui d'un personnage fabriqué, comme dans un dialogue, cette absence de prise de position ne choque pas, ni ne paraît feinte. Et M. Allard profite de la liberté que lui laisse son invention, pour invoquer des rencontres, des découvertes, des lecteurs remaniées ou fabriquées, qu'il peut apporter comme raisons sans précisément argumenter, puisque tout cela est fictif, puisqu'il manque le « cela est » de l'argument classique.

Le commentaire est guidé par Strauss et Lefort, dont je ne suis pas partisan. Mais ni Lefort ni surtout Strauss ne nous ont accoutumés aux indécisions, ou à la suggestion par anecdote. Parlant comme celui qui reste étranger au fond du commentaire, je témoignerai que, présenté sous cette forme, cela parle plus que dans l'original, et fait bien moins grincer des dents. En fait, il faudrait beaucoup de mauvaise grâce pour s'objecter à l'ensemble de ce commentaire comme réflexion fictive, et une véritable mauvaise foi pour prétendre que cela n'intéresse pas. Bref, le commentateur Allard réussit aussi bien son pari que le traducteur.

J'aurais aimé sans doute que Machiavel, Platon, Aristote, Tite-Live, « le commentateur », « Thomas le traducteur » ne paraissent pas tous des instances du type « individu humain » s'échangeant des réflexions en quelques limbes communes hors les sociétés singulières qui leur donnaient la langue, la méthode, le point de vue, le motif et l'objet de leurs réflexions. Mais il faut donner raison à M. Allard, et avouer que ce souhait n'est guère de saison, s'agissant de l'auteur de la lettre XXVI :

habillé déceimment, je pénètre dans le sanctuaire des grands hommes de l'antiquité : reçu par eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui seule est faite pour moi, et pour laquelle je suis né. Je ne crains pas de m'entretenir avec eux, et de leur demander compte de leurs actions.

*Département de philosophie
Université du Québec à Montréal*

* * *